



Quand j'avais une quinzaine d'années, la plus belle fille du village était sans contestation possible Brigitte. Ses parents lui avaient donné ce prénom avec l'espoir qu'elle ressemblât à la starlette de l'époque : Brigitte Bardot dans sa jeunesse et sa splendeur. Non seulement, notre Brigitte avait égalé sa marraine, mais à nos yeux, elle l'avait dépassée. Elle faisait l'unanimité : tous les garçons la désiraient et toutes les filles l'enviaient, sans exception.

Vous décrire son charme serait le réduire aux simples mots ; sa perfection était telle que les pages du dictionnaire sont exiguës. En classe, les professeurs excusaient ses fautes devant ses prunelles désolées. Dans la cour du collège, les regards se portaient tous sur elle, les récréations devenaient des offices pour la vénérer. Dans les boutiques, les marchands tardaient à servir la mère pour admirer l'enfant. Quand les manèges s'installaient sur la plage du village, mille chevaliers servants se pressaient et l'invitaient dans leur auto-tamponneuse.

De son côté, Albert se tenait à l'écart. Le malheureux ne s'accordait aucun talent pour briller. Dernier de la classe, l'école l'avait abandonné, il consacrait ses journées à soigner le troupeau, à biner le champ, à semer la graine. Albert avait le sentiment d'être insignifiant et sans valeur. Il se taisait quand les autres péroraient. Il se retirait quand les garçons bombaient le torse. Seul son cœur avait la pureté des sources, Albert l'ignorait.

Brigitte avait remarqué ce timide voisin, elle en appréciait la discrétion, évitant de le déclarer de crainte que ses rivaux ne se transformassent en bourreaux.

La splendide fille avait conscience de sa magnificence, elle en était heureuse sans en être fière, elle savait que c'était un présent de la nature dont elle bénéficiait, pas un trophée qu'elle aurait mérité. Elle en

jouait en veillant à ne pas laisser souffrir. Par exemple, elle était la première à partager avec ses copines les conseils d'esthétique, de diététique, de maquillage ou de courtoisie qu'elles collectaient dans les magazines avisés : comment plaire en cinq minutes ? Que répondre aux dragueurs ? Sois la plus belle pour aller danser, etc.

Le seul problème que Brigitte provoquait, sans le désirer, était la course effrénée des jeunes mâles qui jetaient aux orties les filles des environs. Aucun ne s'intéressait aux héritières du canton, les condamnant au célibat, voire au couvent. Nul géniteur n'envisageait caser sa progéniture et accéder au titre de grand-père. Un profond malaise meurtrissait la commune, les conseillers municipaux s'avouaient impuissants, le curé confessait être démuné d'une solution miraculeuse, le député se déclarait désarmé pour endiguer une telle crise. On craignait une révolte, on envisageait une révolution.

— Il suffit de marier la Brigitte, fanfaronna le cafetier fier de sa trouvaille.

— Va-t'en le dire à son père, rétorqua le pilier de bistrot, prompt à bramer un râle qui dénigre une proposition.

— J'y vais de ce pas, conclut le tenancier qui expulsa ses clients, ferma sa boutique et fila à vive allure vers la maison parentale de Brigitte.

Avouons au passage que sa propre fille – dont je tairai le prénom par courtoisie – flétrie dès sa naissance, avait bourgeonné en catimini et commençait à faner avant d'avoir éclos. Le cabaretier espérait dare-dare un gendre prêt à hériter de la donzelle et de l'estaminet.

Le père de Brigitte reçut le visiteur avec amabilité. Il avait éduqué son enfant unique dans la douceur ou la politesse, et fut toujours le parfait exemple de la cordialité ; jamais il n'avait jugé, critiqué ou commenté le comportement d'un voisin.

Il écouta avec obligeance et acquiesça la requête du malheureux limonadier, y apportant une modeste condition :

— J'accorderai mon unique enfant à celui qui lui apportera le plus beau des présents de noces. Elle recevra l'anneau nuptial de ce seul bienfaiteur.

— Hum, songea le bistrotier, il veut rencontrer un richard, dégouter une rente pour sa fille, lui assurer une vie de château. Mais n'importe, quand la Brigitte sera casée, les nôtres auront le champ libre.

— Pour définir ce cadeau, ajouta le père dans un ton d'excuse, je citerai ses trois critères : une chose éternelle et éphémère, admirée et maltraitée, muette et qui parle après sa mort.

— Oh la, bredouilla l'émissaire, redis-moi ça tranquillement, que je le note et que je l'affiche au-dessus de mon comptoir.

Dès le lendemain, les conversations s'animent, chacun avait un avis, un regret ou une plainte à soumettre :

— Facile à dire, son machin, mais où est-ce que nos gamins vont aller le dénicher : un truc éternel et éphémère...

— C'est tout le contraire. J'ai regardé dans le dictionnaire pour voir s'il n'y avait pas un piège.

— Et puis admiré et maltraité ?...

— C'est le triste sort de toutes les épouses, remarqua le curé, fin observateur de la vie des ménages.

— Oui, mais muet : ce n'est point le cas de nos femmes. Et qui parle après sa mort, où a-t-on vu ça ?

Pendant que les pères philosophaient et débattaient sur chaque terme de la clause, les jeunes coqs se lançaient dans des élucubrations spirituelles : les uns fondaient à la bibliothèque consulter les livres de mystères et d'ésotérisme, les recueils de chamanisme et de religion oubliée ; ils compulsaient les manuels des chercheurs et les découvertes des archéologues. Le seul résultat de cette agitation fut le réveil de la rombière qui somnolait au milieu des rayonnages.

D'autres enfourchaient leur mobylette et sillonnaient la campagne en quête de l'inspiration ; ils suivaient des routes si longues qu'elles semblaient le contraire de l'éphémère et les paysages paraissaient tant se répéter qu'ils n'en étaient plus admirables. Quant aux vaches, bien sourd qui les aurait déclarées muettes.

Les jours passaient, nul résultat ne se profilait.

Le père de Brigitte se désolait des premiers présents, car s'ils présentaient quelques qualités requises, aucun ne les contenait toutes.

De son côté, Albert surveillait ses bêtes, tout en rêvassant à l'énigme insoluble de la chose éternelle et éphémère, du trésor admiré et maltraité :

— Plein de mots bizarres. À croire que son père parle comme le maître d'école. Je comprenais rien à ce qu'il racontait et mes parents disaient que je devais l'écouter. Mais là, c'est pas pareil : c'est pour plaire à Brigitte...

Le pâtre se creusait la tête, à la poursuite d'un zinzin muet qui ne parle qu'après sa mort. Il avait beau réfléchir, aucune idée ne répondait à toutes les conditions ; il avait beau regarder autour de lui, il ne voyait que des animaux promis à l'abattoir, des arbres croissant en liberté, des voitures bruyantes et des cheminées fumantes.

— Si ça se trouve, il faudra aller à l'autre bout du monde pour rapporter une espèce de pierre précieuse ou une peau de bête sauvage. Pas pour moi...

Brigitte se morfondait, les conditions posées par son père lui paraissait incohérentes. Elle en concluait qu'il souhaitait la garder près de lui, qu'il refusait de la marier en laissant croire le contraire. Du coup, elle voyait finir son existence en vieille fille, enveloppée de tristesse et de fichus noirs. Elle s'imaginait déambuler au milieu des filles qui périssaient dans l'aigreur, le village condamné à mourir sans nouvelle génération, l'école déserte, les rues désolées, les fêtes moribondes où les manèges se taisaient.

Dans la crainte d'un tel sort, la belle enfant demanda à son père quel était le présent attendu, le secret répondant à la définition impossible d'être tout à la fois éternel et éphémère, admiré et maltraité, silencieux et parlant après sa mort.

— C'est simple, mon enfant. Simple mais délaissé. Si je l'ai réclamé, c'est que je veux pour toi un mari qui sache apprécier ce que vous aurez toute votre vie sous les yeux, un homme qui ne s'excite pas à quérir l'impossible qui miroite et trompe.

— Oh, papa, si tu crois me faciliter la tâche.

L'un après l'autre, les garçons se décourageaient. Quelques-uns se résignaient à regarder vers les autres filles disponibles. À défaut d'avoir la grâce, elles se montraient volontaires pour fonder une famille et donner un tantinet de plaisir ; elles paraissaient moins belles mais plus accessibles, et comme chantait le pilier du bistrot :

— Toute façon, pour repeupler le bourg, ils éteindront la lumière.

Il se moquait de la situation bloquée : le père de Brigitte attendait, son enfant se désespérait, les parents larmoyaient, les prétendants se détournaient.

Un jour, dans un herbage isolé, loin du tumulte villageois, Albert se répétait la sempiternelle question. Nulle réponse complète ne fleurissait dans son esprit. Il avait beau se tourner vers l'horizon ou vers ses pieds, rien n'affichait l'esquisse de la solution tant convoitée.

Quand tout-à-coup, tourbillonnant dans les airs printaniers, un frêle papillon multicolore se posa sur sa jambe. Le chétif insecte le caressait, le chatouillait, cherchait à attirer l'attention :

— Tu es muet, toi, lui dit Albert. Même si je te tuais, je ne crois pas que tu parlerais.

Le papillon s'envola, tourna trois fois autour de la tête du jeune pasteur et se posa sur le bras :

— Tu insistes. Tu tiens tant à me dire quelque chose. Dépêche-toi : ta vie est courte et moi, mes journées sont chargées. Si tu traînes pour me montrer ce que tu veux, on n’y arrivera jamais.

Le papillon reprit son envol, alla sur une première fleur, puis une seconde, avant de revenir sur la main d’Albert. Le berger sentit alors une idée subite bondir dans son cerveau de dernier de la classe ; il paraissait évident que le papillon lui donnait un signal :

— Tu me demandes de te suivre... Tu sais où est le trésor pour obtenir la main de Brigitte...

Le minuscule oiseau s’élança en vrilles joyeuses. Albert se dressa et marcha à la suite de son guide ailé.

Quand le papillon s’arrêtait sur une fleur, Albert la cueillait. Tige après tige, il réunit des pétales bleus, rouges, jaunes, roses, de cent couleurs et de mille parfums. Plus ils avançaient, plus les bras du timide vacher s’écartaient et enlaçaient le bouquet naturel composé des créations champêtres. Enfin, il n’arriva plus à se pencher pour cueillir, il ne pouvait plus élargir son emprise et tenir davantage de fleurs ; il voyait à peine où il mettait ses pieds et où s’arrêtait son compagnon.

Le papillon s’éleva plus haut dans les airs pour être vu d’Albert et lui indiquer le chemin vers la maison convoitée. Brigitte et son père, polis comme à l’accoutumé, accueillirent le garçon le sourire aux lèvres.

Brigitte s’obligeait : elle jugeait le pauvre visiteur embarrassé de ses efforts, elle craignait de le voir rejeté comme tous les autres prétendants avant lui. Le père, quant à lui, le reçut avec beaucoup d’égard, l’invita à entrer, lui proposa un vase et tendit une chaise :

— Félicitation, mon brave garçon. Tu apportes à ma fille le plus beau présent de noces, celui que j’attendais pour elle.

— Mais papa, ce ne sont que des fleurs des champs.

— Tout à fait, mon enfant, et elles répondent aux exigences que j’avais formulées : elles meurent chaque année et renaissent depuis la nuit des temps ; sur l’arbre, la fleur précède même le fruit. On les admire pour leurs formes, leurs arômes et leurs couleurs, mais on les arrache de leurs racines, on les fauche à la moisson. Enfin, as-tu déjà entendu une fleur parler ou chanter dans un pré, un jardin ? Jamais. Pourtant une fois cueillies, même flétries dans un vase, elles déclarent toute l’affection de celui qui les a offertes, comme Albert aujourd’hui.

Brigitte déclara son bonheur, Albert était comblé. Bien vite, ils s’unirent et partagèrent beauté et félicité. Les filles et les garçons les imitèrent dans des épousailles sans nombre.

Depuis ce temps lointain, dans toutes les rues de notre village, des bouquets parfument les maisons.